



CLASSIQUES
GARNIER

TOURNON (André), « George Hoffmann, *Montaigne's career*, Oxford, Clarendon Press, 1998 », *Bulletin de la Société des amis de Montaigne Série VIII*, n° 17 - 18, 2000 (Janvier – Juin), *Numéro spécial : Montaigne et l'action*, p. 137-138

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-11858-9.p.0139](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-11858-9.p.0139)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2000. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

COMPTES RENDUS

HOFFMANN George, *Montaigne's Career*, Clarendon Press, Oxford 1998, 188 p.

Parmi les ouvrages parus en ces dernières années, c'est là sans doute l'un des plus novateurs, et des mieux informés. G. Hoffmann a entrepris d'explorer les aspects concrets de la vie de Montaigne – ses ressources, ses activités de propriétaire terrien, ses relations avec les gens qui l'entouraient, mais aussi la façon dont il a réalisé et géré la publication des *Essais*, ainsi que les incidences extra-littéraires de ceux-ci : on ne sera pas surpris de constater que les acquis de telles investigations, interprétés avec rigueur et finesse, projettent sur son œuvre un éclairage révélateur.

Les premiers chapitres définissent les conditions matérielles de la « retraite » de Montaigne : de sérieuses difficultés dues aux mauvaises récoltes de 1572-1574, puis aux aléas du cours des vins. L'écrivain ne s'en désintéresse pas : de sa « tour », il surveille à la fois le domaine et la résidence, comme le recommandent les traités contemporains d'économie rustique (p. 12-17) ; il prend sa part des soucis du « ménage » (p. 20), au moins quant à la direction du personnel (p. 23-25), et s'en tire assez bien, à en juger par la croissance de ses revenus fonciers (p. 26). De telles préoccupations laissent dans les *Essais* leurs traces lexicales (p. 31-36), et bien davantage : contre l'image conventionnelle du sage muré dans ses méditations, G. Hoffmann établit de façon décisive que la gestion du domaine, espace privé et public où se déploient concurremment les relations de pouvoir et de solidarité, lui donne un modèle pour définir son éthique de l'autonomie aussi bien que les difficultés auxquelles elle se heurte (p. 36-38). Suit un chapitre sur le partenaire privilégié des relations domestiques, le « secrétaire » (et factotum, p. 42) : a-t-il joué le rôle de scribe dans la rédaction du livre de Montaigne comme de quelques-unes de ses lettres (p. 45) ? Des erreurs auditives dans la version de 1580 le suggèrent, en dépit des préjugés anachroniques de quelques érudits (p. 46-50 – G. Hoffmann tire de cette hypothèse des remarques pertinentes sur l'allure quasi orale du style des *Essais*, p. 52-55). Et le secrétaire n'était pas seul à entrer dans le cabinet de travail : lieu d'accueil, espace social (p. 61), où la « solitude » était une façon de se situer mentalement à distance des autres, plutôt qu'une claustration matérielle comme on l'imagine trop souvent (p. 62).

Voilà déjà des acquis propres à dissiper bien des stéréotypes. Les trois chapitres suivants apportent encore davantage, au sujet du processus de publication des *Essais*. Le fait que le privilège de leurs éditions est accordé à l'éditeur, non à Montaigne, incite à remettre en doute l'idée commune (fondée sur une phrase de III, 2, p. 809) que celui-ci les aurait publiés en 1580 et 1582 à compte d'auteur ; en fait, il les a probablement financés « à compte partiel », en achetant le papier nécessaire (p. 66-67), ce qui implique une participation active à l'élaboration (p. 71 – le choix même du filigrane, un « cœur ouvert », pourrait être significatif). En particulier, la nécessité de préméditer leur étendue, puis de compenser les mécomptes (perte d'un chapitre sur les armes, remplacement du *Discours de la Servitude volontaire* par les 29 sonnets) déterminait dès l'origine une pratique de remaniement (p. 76). La correction des

épreuves (ch. 4), nécessaire pour fonder l'autorité des éditions et justifier leur privilège (p. 88-89), était assurée inégalement par les écrivains; qu'en est-il de Montaigne? une liste de corrections qui sont en fait des révisions (p. 93-95) atteste de ses interventions, anticipant de loin sur ce qui devait devenir après 1588 son mode de composition, facilité par la largeur des marges de Langelier (p. 97-102). C'est précisément sur ces «allongails» que G. Hoffmann innove le plus profondément, montrant au chapitre suivant qu'ils sont prédéterminés, quant à leur volume, par les usages relatifs aux «privilèges». En étudiant minutieusement la phrase de III, 9 sur les «emblème(s) supernuméraire(s)» (PUF p. 964, et f° 424 v° de l'EB), et notamment la variante manuscrite «a mesure que *les imprimurs* s'eschauffent à le renouveler», il montre que les additions sont propres à satisfaire l'éditeur qui «achète» le texte, et serait frustré s'il n'y trouvait pas des modifications assez importantes pour justifier un nouveau privilège (p. 109-116). Montaigne, comme Ronsard entre autres (p. 115; autres ex. p. 118-121), aurait ainsi accru le volume de son livre «toujours un» lorsque celui-ci allait tomber dans le domaine public; et l'adjonction du troisième livre s'accompagne des quelque 600 additions aux deux premiers pour que ceux-ci soient également protégés par le privilège accordé à Langelier en 1588; enfin, la multiplication des additions marginales après cette date, en vue d'une nouvelle édition, avait le même motif, conforme à une pratique toute naturelle à l'époque, favorisant les «formes ouvertes», extensibles et malléables, qui prédominent à la Renaissance, en dépit de l'idée reçue qui fait de l'imprimerie un agent de fixation (p. 121-128): la notion même d'«essai» accrédite l'idée que Montaigne, dès 1580, ne concevait pas son livre comme définitif (p. 129). Le dernier chapitre, «*Books and careers*», mesure le rôle des publications dans la promotion socio-politique de la noblesse de robe, et montre que la parution des *Essais* était propre à consolider la position de Montaigne dans le réseau de ses alliances (p. 134-136) et dans ses fonctions politiques occasionnelles (p. 145-151).

Reprochera-t-on à cet ouvrage d'avoir assujéti la genèse et les buts d'une œuvre philosophique à des préoccupations de «carrière»? Ce serait à la fois détourner les yeux de ce qui bouscule les idées reçues, et méconnaître la portée des nouveaux acquis. Loin de subordonner la tâche de l'écrivain à ses incidences pratiques, économiques et sociales, G. Hoffmann présente celles-ci comme des conditions objectives d'un travail qui donne sens aux contraintes qu'elles déterminaient. Il nous invite à réexaminer sur cette base les rapports de Montaigne avec le monde concret qui l'entourait, avec les relais par lesquels passait nécessairement l'élaboration de son livre, avec l'accueil réservé à celui-ci; et, plus profondément, à mieux comprendre le mode d'écriture que le philosophe a su inventer pour penser ce rapport au réel, et modifier radicalement à partir de là le statut de l'œuvre écrite. Ainsi, en moins de deux cents pages (155, abstraction faite de l'index et de la très importante bibliographie), G. Hoffmann a posé les bases de lectures nouvelles et fécondes des *Essais*; impossible désormais de ne pas tenir compte de cet excellent ouvrage.

A. Tournon